

Il fait froid dehors

Tragédie militaire de Patrick Monier-Vinard



Il fait froid dehors

Tragédie militaire de Patrick Monier-Vinard

Illustrations : Michel Farine

Le thème :

Le Matéguala a déclaré la guerre à la France. La riposte est à la mesure du péril et un missile nucléaire aussitôt lancé du plateau d'Albion. Mais bientôt un détachement de parachutistes matégualèques encercle le PC du général Montillier où a trouvé refuge Isabelle, l'épouse du président de la République. L'ennemi fait alors part de ses conditions : deux millions de dollars en échange de la femme ! L'armée française cèdera-t-elle à cet odieux chantage au risque d'y perdre ce supplément d'âme que le monde civil lui envie ?

Les personnages :

Général Montillier, commandant les armées françaises.

Colonel Courtois, son chef d'état-major.

Sergent Boulet.

Isabelle, la femme du président de la République.

Fidel, le Matégualèque.

La « voix off », l'officier de tir du plateau d'Albion.

La Presse enthousiaste :

C'est vivant ! Ça crépite ! Ça explose ! Ah que cette guerre est jolie !
(Tous en scène).

À l'Élysée, mon général ! *(L'entrée des artistes).*

Quels acteurs ! Quel professionnalisme ! Quelle mémoire ! *(Fauteuil d'orchestre).*

La Bugeaud avait son maréchal. Elle a désormais son Homère ! *(Les trois coups).*

Acte 1

MUSIC 1 : Malbrouk s'en va-t-en guerre...

Le général Montillier (M) et le colonel Courtois (C) sont seuls en scène, assis chacun à un bureau. Ils jouent à la bataille navale.

M : B 2.

C : À l'eau ! F 7.

M : Touché ! C 2.

C : À l'eau !

M : Mais, il est où votre putain de porte-avions, bordel de merde ?

C : (*Finement*) Secret Défense, mon général. F 8.

M : Touché ! D 3.

C : À l'eau ! F 9.

M : Coulé !

C : Vous n'avez décidément pas de chance, mon général.

M : Épargnez-moi vos condoléances, Courtois. À la guerre, il n'y a pas plus de chance que de beurre à la roulante. La guerre, c'est la minutie dans la préparation et la brutalité dans l'exécution. Notez bien ce que je viens de dire.

C : (*Notant sur son calepin posé sur sa table*) Je note, mon général, je note... (*D'un ton mielleux*) Vos pensées me sont si précieuses...



Fait irruption sur la scène le sergent Boulet (B).

B : Mon général ! Mon général !

M : Que se passe-t-il, sergent Boulet ?

Vous ne voyez pas que je travaille avec le colonel ?

B : Mon général ! Mon général ! C'est la guerre !

M : Figurez-vous que je suis au courant, Boulet. En moins de trois minutes, je viens de perdre mon porte-avions, un croiseur et mes deux sous-marins !

B : Mais, mon général, il s'agit de la guerre, la vraie !

Le Matéguala nous a déclaré la guerre !

M : Arrêtez de dire des conneries, Boulet ! Sachez qu'il n'est pas une puissance au monde qui aurait l'imprudence, que dis-je l'imprudence ? L'impudence de venir jusque dans nos bras égorger nos fils et nos compagnes !

C : Il y a pourtant eu quelques précédents fâcheux, mon général.

M : Quels précédents ? Alésia ? Azincourt ? Trafalgar ? La Bérézina ? Tout cela est de l'histoire ancienne. Sachez que depuis la défaite de 1940, le fameux Couac 40, jamais les actions de l'armée française n'ont été aussi hautes !

Ne possédons-nous pas l'arme nucléaire ?

B : Ça n'empêche, mon général, que le Matéguala vient de nous déclarer la guerre !

M : Mais pourquoi ils viennent nous emmerder ceux-là ?

Et puis c'est qui le Matéguala ?

C : Dites-moi que je rêve, mon général ! Vous, le commandant en chef de nos armées, notre stratège incontesté, vous ne connaissez pas le Matéguala !

M : Bien sûr que je le connais. Figurez-vous que j'avais pour voisin de lit à Saint-Cyr un élève officier matégualèque. Je me souviens de son prénom, Fidel, comme Castro. Il lui ressemblait d'ailleurs, à part la barbe que le coiffeur de l'école s'était fait un plaisir de lui tondre.

C : Savez-vous ce qu'il est devenu ?

M : Aucune idée.

C : N'avez-vous jamais lu son nom dans les journaux ?

M : J'ai autre chose à faire qu'à lire des torchons, Courtois !

C : Certes, mais dans les circonstances présentes le fait de reprendre contact avec lui pourrait se révéler utile. Imaginez qu'il occupe à l'heure actuelle un poste important dans la hiérarchie matégualèque.

M : Aucune chance, c'était un garçon quelconque, sympathique au demeurant mais sans aucun avenir. Et en plus il buvait ! Je me rappelle qu'un soir, ayant reçu de son pays un colis contenant deux bouteilles de téquila, il les avait bues l'une après l'autre à la santé de la révolution et de Che Guevara. Tout Matégualèque qu'il était, il avait fini saoul comme un Polonais.

B : (*Outré*) Ma grand-mère maternelle était polonaise, mon général !

Je proteste !

M : Écoutez-moi, Boulet ! J'ai beaucoup de respect pour les anciens en général et votre aïeule en particulier, mais il faut bien reconnaître qu'à partir de leur deuxième bouteille de vodka, vos compatriotes disent n'importe quoi. Prenez par exemple Copernic et sa théorie fumeuse d'une terre qui tournerait autour du soleil et ne serait plus le centre du monde. Il pensait peut-être nous faire avaler ça ?

B : Et pourtant elle tourne, mon général...

M : Maintenant, écoutez-moi bien Copernic...

B : (*L'interrompant*) Pas Copernic, mon général, Boulet, sergent Boulet.

M : ... cette histoire du Matéguala vous l'avez rêvée, d'accord ?

B : Mais puisque je vous dis que c'est la guerre, mon général !

M : Garde-à-vous, Boulet ! Arrêtez de me casser les couilles ! Parce que je vais vous dire une chose. Vous voyez ce téléphone, là, sur mon bureau ?

B : Affirmatif, mon général, je le vois 5/5 !

M : Eh bien, figurez-vous qu'il est relié directement à l'Élysée et que s'il y avait la guerre comme vous le prétendez, le président de la République m'aurait déjà appelé. Or il ne l'a pas fait et ne le fera pas !

La sonnerie du téléphone retentit. Montillier décroche.

M : (*D'une voix de commandement*) Général Montillier à l'appareil !

De quoi s'agit-il ?

(*Voix radoucie*) Ah ! C'est vous monsieur le président. Mes devoirs monsieur le président. Si je suis au courant que le Matéguala nous a déclaré la guerre.

Comment pourrais-je l'ignorer, vous connaissez l'excellence de nos services de renseignement (...) Vous avez un doute sur leur excellence ? Je vous trouve bien sévère, monsieur le président (...) Pourquoi ne vous ai-je pas informé plus tôt ? Parce que la guerre étant une chose trop grave pour être confiée aux civils, c'est aux militaires de la faire. (...)

Ah ! Vous avez vous-même été militaire. Combien de temps ? Un quart d'heure, le temps de vous faire classer P 4 (...) Et ça vous a suffi pour tout comprendre ? Vous avez de la chance, monsieur le président, moi ça fait 35 ans que j'essaie et j'ai toujours du mal (...)

Si nous sommes prêts ? Affirmatif ! Comment je compte m'y prendre pour repousser cette odieuse agression ? (*Voix ragillardie*) Je vais vous le dire, monsieur le président. Premièrement : faire la guerre, deuxièmement : faire la guerre, troisièmement : faire la guerre ! (...)

Mes devoirs, monsieur le président (...)

B : Alors qui c'est qu'avait raison ?

M : Dispensez-moi de votre triomphalisme, Boulet ! Dites-moi plutôt par quel mystérieux concours de circonstances, vous, un modeste sous-officier...

B : Je proteste, mon général !

M : ... avez été le premier à apprendre que le Matéguala avait déclaré la guerre à la France ?

B : C'est un homme qui est passé me le dire.

M : Un homme ! Quel homme ?

B : Un civil, mon général.

M : Un civil ! Vous êtes en train de me dire qu'un pékin est entré chez nous comme dans un moulin, pour vous annoncer, la gueule enfarinée, que le Matéguala allait s'en prendre à notre corps de bataille.

B : Ce n'est pas exactement ce qu'il a dit. (*Il sort un carnet*) Il a dit (*Il lit mot à mot*) : « Qué cé qué yé vais couper les coronesses dou général Montillier, pouta de mierda ».

M : (*Répétant incrédule*) Qué cé qué yé vé... Puta de mierda...

(*Ragaillard*) Mais c'est moi qui vais le pulvériser, ce rastacouère. Aurait-il oublié que je dispose d'une arme atomique dont le champignon est particulièrement vénéneux, reprenez-moi si je me trompe.

B : Certes, mon général, mais le déclenchement du feu nucléaire est une opération longue et délicate, il y a des procédures à respecter.

M : Erreur, Boulet ! Vous voyez ce champignon sur la table ?

B : Vu, mon général.

M : Eh bien, il permet justement de s'affranchir de ces fameuses procédures. Une seule pression de ma main (*Geste de la main façon « question pour un champion »*) et un missile balistique décolle aussitôt du plateau d'Albion, pour aller larguer ses 100 kilotonnes de plutonium enrichi en n'importe quel point du globe.

B : Sans passer par l'Élysée ?

M : Pourquoi diable voudriez-vous que notre missile passe par l'Élysée ?

Un peu de jugeote, Boulet.

B : Je parlais de l'autorisation, mon général. Vous n'auriez quand même pas l'audace de tirer un missile sans le feu vert du président de la République !

M : Doubteriez-vous de moi, Boulet ? Je vais vous montrer ce que c'est que l'audace. (*Se tournant vers Courtois*) Courtois, appuyez !

C : Mais, mon général...

M : Ne faites pas l'enfant, Courtois. C'est juste pour montrer à Boulet comment ça marche.

C : Mais, mon général...

M : Appuyez !
C : Je proteste !
M : C'est un ordre !
C : Je m'insurge !
M : Appuyez !
C : (*Se levant et allant appuyer sur le bouton placé sur la table de Montillier*)
Je cède à la force des baïonnettes...
Voix off en provenance du plateau d'Albion :

« *Missile numéro 1 parti !* »

M : Alors qu'est-ce que vous en dites ?

B : Je dis que si c'est un vrai missile qui vient de décoller, on n'est pas dans la merde...

M : Pas de panique, Boulet. Simple simulation. Le système était débranché.

C : (*Qui a regagné son bureau*)

Il était branché, mon général.

M : Je vous demande pardon ?

C : En cas de déclaration de guerre, le système se branche automatiquement.

M : Et pourquoi vous ne me l'avez pas dit ?

C : Parce que vous ne me l'avez pas demandé.

(*Consultant son carnet*) Je me suis tu, fidèle en cela à la pensée que vous avez eue le 2 décembre dernier et que j'ai notée (*Il lit*) « *Le subalterne quelque soit son grade n'a pas le droit d'interroger son supérieur sur le bien fondé de ses décisions. Son seul droit est d'obéir et de fermer sa gueule.* »

M : Et alors ? Ne dois-je pas moi-même obéir sans protestations ni murmures au président de la République qui, entre nous soit dit, ne ferait pas la différence entre un missile balistique et un cerf volant...

Le téléphone sonne

M : (*D'une voix de commandement*) Général Montillier à l'appareil. De quoi s'agit-il ? (*Voix radoucie*) Ah ! C'est vous, monsieur le président. Mes devoirs, monsieur le président (...)



Vous voulez savoir quel est le cinglé qui a appuyé sur le champignon ? (...)

Non ! Ce n'est pas moi, monsieur le président, c'est le colonel Courtois. (...)

Si le colonel Courtois est un imbécile ? Affirmatif, monsieur le président ! (*Courtois est offusqué*) mais il est plus à plaindre qu'à blâmer. On ne passe pas 30 ans dans l'armée française sans en garder quelques séquelles (...)

Vous exigez qu'il soit rétrogradé ? Au grade de deuxième classe ? Ne pourriez-vous faire preuve d'un peu de mansuétude ?

(*Le général se tournant vers Courtois*) Première classe, ça vous va ? (...)

Vous venez également de dégrader le commandant du plateau d'Albion qui a laissé partir le missile ? C'était la moindre des choses, monsieur le président. (...) Que me dites-vous ? Cet officier aurait pris ombrage de votre décision et refuserait de vous révéler la position actuelle de notre missile ! (...) Ce que je compte faire ? Mais mon devoir, monsieur le président, tout mon devoir, rien que mon devoir ! (...)

Allo ? Allo ? (*On comprend que le président a raccroché*)

Le général raccroche à son tour puis se tourne vers Courtois.

M : C'était le président !

C : (*D'un ton ironique*) C'est pas possible ? Je ne m'en serais jamais douté.

M : Dites-moi, Courtois, vous ne seriez pas en train de faire du mauvais esprit par hasard ?

C : (*D'un ton pincé*) Ce serait bien la première fois qu'on verrait un soldat de première classe faire de l'esprit.

M : Oubliez cela, Courtois, de grâce. Le président s'est légèrement emporté, c'est tout, mais ça ne change rien. Sachez que, pour moi, vous êtes et demeurez mon chef d'état-major. Un baroudeur dont les citations sont comme autant d'étoiles qui illuminent votre dossier !

C : Ces étoiles, je préférerais les avoir sur les manches !

M : Pourquoi tant de hâte, Courtois ? Savez-vous ce que c'est que la vie d'un général ?

C : Pas vraiment, non. Et au train où vont les choses, si je dois recommencer à partir de 1^{ère} classe, je ne suis pas près de le savoir.

M : Eh bien vous avez de la chance ! Quand vous êtes général, votre vie ne vous appartient plus. Pas un dîner en ville dont la maîtresse de maison ne rêve de vous voir reconstituer sur sa nappe la bataille d'Austerlitz avec des boulettes de pain. Pas un propriétaire de chasse en Sologne qui n'ait pour ambition de vous voir décimer au fusil-mitrailleur sa population de faisans.

En un mot, Courtois, dès votre quatrième étoile, vous devenez l'objet de toutes les convoitises. Chaque ride de votre front, chaque phrase que vous prononcez, chaque pensée profonde que vous exprimez font aussitôt le bonheur des intellectuels qui se les attribuent sans vergogne.

C : Je ne savais pas nos intellectuels à ce point dépourvus d'idées qu'ils en soient réduits à puiser leur inspiration dans nos états-majors.

M : Et pourtant c'est ainsi, Courtois. Prêcher la bonne parole, aller de cénacle en cénacle, de vernissages en symposium, et de cocktails en restaurants. Comment voulez-vous garder la ligne dans ces conditions ? (*Il montre son tour de taille*)

B : C'est pas grave, mon général. En 40, on avait la ligne Maginot et on l'a pas gardée non plus !

M : (*Ignorant l'interruption*) Ne serait-ce qu'hier j'ai dû ingurgiter une timbale de ris de veau financière et une poularde demi-deuil arrosées de château Margaux.

C : Eh bien moi hier j'ai mangé sur le terrain et j'ai bu du Château La Pompe !

M : Ah ! Les repas sur le terrain ! L'inoubliable simplicité de la gastronomie militaire ! Tiens, voilà des sardines ! Tiens, voilà du corned-beef ! Tiens, voilà du boudin ! Je vous envie, colonel Courtois.

B : (*Protestant*) Alors, là, je ne suis pas d'accord, mon général. Il n'y a plus de colonel Courtois ! Le colonel Courtois vient d'être dégradé. Désormais, il n'y a plus que le première classe Courtois qui me doit le respect !

(*Montrant ses galons de sergent à Courtois*) Tu sais lire les images ?

M : (*S'efforçant au calme*) Je peux vous poser une question, Boulet ?

B : Affirmatif, mon général.

M : Quel est votre Q I ?

B : 75, mon général ! Je m'en souviens parce que c'est le calibre du canon avec lequel, en 14-18, on a foutu la pâtée aux Boches.

M : Parce que vous êtes artilleur ?

B : Affirmatif, mon général. Quand j'ai demandé à m'engager, ils m'ont dit qu'avec un nom pareil, Boulet, c'était soit l'artillerie dans l'armée, soit la mine de charbon dans le civil.

M : Et vous avez préféré l'armée ?

B : Affirmatif, mon général !

M : Je me réjouis de savoir que l'artillerie, arme savante par excellence, possède dans ses rangs un collaborateur de votre calibre. Vous êtes donc intelligent, Boulet ?

B : (*Modeste*) J'aime à le penser, mon général.

M : Eh bien moi, ce que j'aimerais c'est que vous retourniez à votre poste et que vous interdisiez à quiconque, je dis bien à quiconque, de pénétrer dans notre enceinte. Le moulin, c'est fini ! Suis-je clair ?

B : Fort et clair, mon général !

Boulet quitte la scène.

M : Bien ! Où en étions-nous, Courtois ?

C : J'avais coulé votre porte-avions et c'était à vous de jouer.

M : Quoi ? Jouer à la bataille navale alors que le Matéguala vient de nous déclarer la guerre ! Mais, à quoi pensez-vous ?

C : À rien, mon général.

M : Comment ça à rien ? Vous vous foutez de moi ?

C : Nullement, mon général.

(Consultant son calepin) Ne m'avez-vous pas dit, je cite, « un officier qui commence à penser est un officier qui s'apprête à désobéir. »

M : J'ai dit ça, moi ?

C : Le 24 octobre dernier, mon général. Souvenez-vous, c'était le jour où, ayant appris que le président avait mis son veto à votre cinquième étoile, vous aviez envisagé de balancer un missile nucléaire sur l'Élysée. Je me souviens que, ce soir là, vous n'aviez guère le moral.

M : *(D'un ton ferme)* La différence c'est qu'aujourd'hui j'ai un moral d'acier. Aujourd'hui c'est la guerre. Je vous donne l'ordre de penser !

C : À vos ordres, mon général.

M : Bien. Commençons par le commencement. C'est quoi exactement le Matéguala ?

C : Je me suis permis de rédiger une petite fiche.

M : Pourquoi petite ?

C : Parce le Matéguala est un petit pays. Comme nous sommes-nous mêmes sous le regard de Dieu de petits êtres...

M : Épargnez-moi votre philosophie, Courtois. Lisez !

C : Matéguala : île des Caraïbes, 2 000 kilomètres carrés, 40 000 habitants, considérée comme le nec plus ultra en matière de paradis fiscal...

M : *(L'interrompant)* Je vais faire de ce paradis un enfer !

C : *(Poursuivant sa lecture)* ... un PNB égal au triple de celui de la France, cette richesse étant inégalement répartie. Si j'en crois les statistiques, il y aurait 99 % de pauvres et 1 % de blindés.

M : Parce qu'ils ont des blindés ? On va avoir affaire à du solide, dites-moi.

C : C'est une expression, mon général. Blindé de chez blindé, riche de chez riche, pleins de pognon quoi !

M : Vous n'aviez qu'à le dire tout de suite. Qu'est-ce que cette manie de vouloir parler comme les civils ? Auriez-vous honte d'utiliser le vocabulaire militaire qui, bien que limité à 350 mots...

C : 310, mon général.

M : ... a le mérite d'être clair. Chez nous, un chat c'est un chat, un pauvre c'est un pauvre, un riche c'est un riche, et un blindé c'est un char. Et puis arrêtez de me bassiner avec leur armement. L'important, c'est l'homme, Courtois. Il y a quoi en face ?

C : Des gorilles, mon général.

M : Je croyais les gorilles en voie d'extinction !

C : Pas ceux-là, mon général, de redoutables mercenaires recrutés à prix d'or dans les meilleures armées du monde.

M : Des soldats de fortune en quelque sorte.

C : Fortune ! Vous ne croyez pas si bien dire, mon général. Ce qu'un colonel français gagne en une année de labeur, le moindre de ces salopards le touche en une seule journée !

M : Et alors ? Auriez-vous, par hasard, choisi le métier des armes dans un espoir autre que celui de vivre misérablement, vous et votre famille ? Et pourquoi salopards ? N'ont-ils pas été des soldats comme nous ? A-t-on le droit de leur jeter la première pierre pour avoir succombé à la tentation de l'argent ? Imaginez qu'une armée étrangère propose à Boulet un poste de chef d'état-major, êtes-vous sûr qu'il refuserait ?

C : (*Incrédule*) Boulet, chef d'état-major ! Notre Boulet ?

M : Eh bien moi j'en suis sûr. Il m'est trop attaché pour quitter le chemin de l'honneur au moment du péril. N'oubliez pas, Courtois, que nous sommes en guerre et qu'un de nos missiles balistiques sillonne actuellement le ciel, en route vers le Matéguala...

Nouvelle sonnerie du téléphone.

M : (*Décrochant et d'un ton peu amène*) Qu'est-ce qu'il y a encore ? (...)

Oh ! C'est vous monsieur le président (...)

(*Se tournant en confidence vers Courtois, la main sur le combiné*) C'est le président ! (*Courtois porte ses mains à ses galons comme pour les protéger*) (...)

Où en est notre missile balistique ? Il est sur sa trajectoire, monsieur le président, il a quitté le plateau d'Albion, il y a cinq minutes (...) Perfide Albion dites-vous ? Je vous trouve à nouveau bien sévère (...)

Quoi ? Notre missile se dirigerait actuellement sur l'Élysée ? (...) Ce que je compte faire ? Mais, envoyer de ce pas un missile anti-missile, monsieur le président (...) Vous ne préférez pas ? Vous préférez faire évacuer l'Élysée. (...)

Cela me paraît une excellente idée, monsieur le président (...) En commençant par les femmes ? (...) d'ailleurs la vôtre devrait arriver ici dans quelques instants (...) Pourquoi ici ? (...) Parce qu'il serait temps que notre PC serve à quelque chose, et que c'est pour ça que vous nous confiez votre femme et l'avenir de votre dynastie (...) Soyez sans crainte, monsieur le président, je m'occuperai d'elle personnellement. (...) Mes devoirs, monsieur le président.

(S'adressant joyeusement à Courtois) On a une pensionnaire !

C : Permettez-moi de désapprouver, mon général. Les femmes et la guerre n'ont jamais fait bon ménage. Souvenez-vous de la guerre de Troie...

M : La guerre de Troie n'aura pas lieu ! Et puis, arrêtez de philosopher, Courtois, et occupez-vous plutôt de préparer sa chambre.

C : Sa chambre ? Quelle chambre ? On n'en a qu'une et c'est la nôtre.

M : Plus maintenant, Courtois.

C : Et nous alors, on va dormir où ?

M : Sur des lits de camp. Ça nous rappellera le bon temps.

C : Et si je refuse ?

M : Je vous fous 15 pains !

C : L'homme ne vit pas seulement de pain, mon général...

M : Vous me fatiguez, Courtois, si vous saviez comme vous me fatiguez...

Bon, maintenant allez faire le lit.

C : *(Concentré sur l'écran de son ordinateur)* Pas le temps, mon général, je suis... en train... d'essayer... de localiser... votre foutu missile...

M : NOTRE missile, Courtois, notre foutu missile.

C : *(Ignorant l'interruption et toujours concentré)* ... et à moins que vous vous y connaissiez... mieux que moi... en informatique...

M : L'informatique, l'informatique ! Vous n'avez que ce mot là à la bouche. Est-ce que le fait d'avoir appris à compter sur un boulier a nui à ma carrière ?

(Un temps d'hésitation) Bon, je vais faire le lit...

Montillier sort de scène.

C : *(La main en porte-voix)* Et au carré le lit, mon général, au carré !

* _ *

Acte 2

Courtois est seul en scène, pianotant sur l'ordinateur. Le général entre et va s'asseoir à sa table.

M : Alors, Courtois, où en sommes-nous ?

C : J'en suis que j'ai réussi à détourner notre missile de l'Élysée, mais que je n'arrive pas à entrer en contact avec notre porte-avions.

M : Et pourquoi diable voulez-vous entrer en contact avec notre porte-avions ?

C : Ben, je me suis dit que ce serait dommage que les 100 kilotonnes qui se baladent dans l'atmosphère atterrissent sur le pont d'envol du *Napoléon*...

M : Écoutez-moi bien, Courtois. Il n'y a aucune chance, je dis bien aucune, de voir un de nos missiles soudain oublieux de sa trajectoire détruire le fleuron de notre Marine. C'est comme si vous me disiez que dans moins d'un quart d'heure un trou du cul viendra nous demander de hisser le drapeau blanc. Cela ne sera point, Courtois. Croyez-moi sur parole.

C : J'aimerais, mon général, j'aimerais...

Boulet fait irruption sur scène.

B : Mon général ! Mon général !

M : Boulet, je croyais vous avoir dit de ne quitter votre poste sous aucun prétexte !

B : J'ai un prétexte, mon général.

M : De quoi s'agit-il ?

B : Voilà, (*Il consulte son carnet*) à 11 h 32, un individu de sexe féminin a demandé à vous voir.

M : Vous lui avez bien dit que c'était impossible.

B : Affirmatif, mon général. À 11 h 33, elle m'a dit qu'elle était la femme du président de la République. Ce à quoi je lui ai répondu que j'étais le mari de la reine d'Angleterre.

M : Et à 11 h 34 vous l'avez invitée à dégager la piste si elle ne voulait pas prendre un coup de pompe dans le cul ?

B : Affirmatif !

M : Vous êtes un imbécile, Boulet.

C : (*Intervenant*) Permettez-moi de me faire l'avocat du sergent Boulet qui est indéniablement un imbécile mais se situe dans le droit fil de votre pensée. (*Consultant à nouveau son calepin*) N'avez-vous pas dit le 17 mars dernier, jour de la Saint-Patrick : « *Introduire une femme dans une enceinte militaire c'est comme faire entrer un serpent dans le paradis terrestre.* »

M : Vous êtes un imbécile, Courtois.

B : (*S'adressant joyeusement à Courtois*) Bienvenue au club !

M : Boulet, allez chercher cette dame et faites-la entrer.

B : C'est contraire au règlement.

M : Le règlement, c'est moi !

B : (*sortant son carnet*) Dans ce cas, vous me signez une décharge.

M : Vous signer une décharge ! Non mais, dites-moi que je rêve.

B : (*Se dirigeant vers le bureau et faisant mine d'appuyer sur le champignon*) Signez ou j'appuie !

M : Mais, c'est du chantage!

B : Signez !

M : Je signe, Boulet, mais sachez que vous me faites beaucoup de peine...



Le général signe. Boulet sort de scène.

M : Parvenu au zénith de ma carrière, assister ainsi au crépuscule de cette discipline qui faisait la force principale des armées. (*Se tournant vers Courtois*) Ah, si vous aviez connu, Courtois, ce temps où, à Saint-Cyr, tout n'était qu'ordres et volupté, et où nous obéissions sans chercher à comprendre.

C : À cette époque, je t'étais encore ma mère.

M : Ah! Si vous aviez oui les voix claires des gradailles au petit matin blême, le gai martèlement de nos chaussures à clous, le langoureux murmure de nos piles de chemises passant par la fenêtre...

C : Las ! Je suis venu trop tard dans un monde trop vieux.

M : Ah ! Ces deux années où du haut de nos miradors on se pelait les couilles à garder des dépôts de munitions sans munitions, où au stand de tir on se faisait péter les tympans à coups de MAS 36, où nous passions plus de temps dans la sciure du manège que sur le dos de notre cheval...

C : Arrêtez, mon général, vous vous faites mal.

M : Ah ! Ces odeurs de cuir et de capotes mouillées ! Ah ! Cette camaraderie masculine que ne venait perturber nul animal femelle...

Isabelle, la femme du président, fait irruption, escortée par le sergent Boulet.

I : (*D'une voix forte*) Vous savez ce qu'il vous dit l'animal femelle ?

M : Ah, madame la présidente, vous enfin !

I : Dites-moi, c'est un peu tristounet chez vous, tout ce kaki...

B : (*Ironique*) Madame aurait peut-être préféré du fuchsia pour aller avec son chapeau ? Le problème, c'est qu'ici on n'est pas dans un salon de thé, mais dans un PC opérationnel !

I : (*Irritée*) Non mais il va continuer à aboyer longtemps votre bouledogue ? Ne pourriez-vous pas le renvoyer à sa niche, général ?

M : Je le peux, Madame, je le peux.

(*Se tournant vers Boulet*) Retournez au charbon, Boulet !

B : A vos ordres, mon général.

Boulet sort de scène.

I : (*Admirative*) Ah ! Comme vous savez parler aux hommes, général.

M : Le président doit quant à lui savoir parler aux femmes puisqu'il vous a conquise, madame...

I : S'il ne faisait que leur parler... Ah, comme je vous envie vous les militaires qui aimez mieux faire la guerre que l'amour.

C : Moi, j'aime bien faire les deux.

M : Taisez-vous, libidineux Courtois. Laissez parler la présidente.

I : Présidente, moi ? Si peu. Général, puis-je vous parler comme à un frère ?

M : Bien sûr, ma sœur, oh ! Pardon... bien sûr, madame la présidente.

I : (*Désignant Courtois*) Est-il indispensable que cet obsédé sexuel entende ce que j'ai à vous dire ?

M : Parlez sans honte et sans crainte, madame. Toutes proportions gardées, Courtois est un autre moi-même.

C : Merci pour les proportions, mon général.

I : Voilà, si tant est qu'il m'ait aimé un jour, le président ne m'aime plus.

M : Mais ne vient-il pas de donner la preuve du contraire en vous confiant à moi ? En décidant de mettre votre précieuse personne à l'abri du danger, n'a-t-il pas montré que son cœur vous appartenait.

I : Le problème, c'est que mon cœur à moi appartient à un autre.

M : Vous aimez donc ailleurs ?

I : Oui ! Depuis toujours et à jamais.

M : Ah ! L'heureux élu !

I : Élu, il le fut, heureux nous le fûmes. Hélas, après ses deux ans à Coëtquidan, il dut retourner dans son pays.

M : Coëtquidan, avez-vous dit ? Saint-Cyr Coëtquidan ?

I : C'est cela même, vous connaissez ?

M : Connaître serait un bien grand mot. Disons que j'y ai, en mon temps, passé quelques 600 jours dont 400 sous la pluie et 35 au gnouf.

I : Le gnouf ! Fidel m'en parlait si souvent.

M : Fidel, avez-vous dit ? Fidel Sanchez ? Notre Matégualèque ?

I : Lui-même ! Fidel Sanchez y Leone, de la promotion Maréchal Bugeaud, élève officier étranger.

M : Étranger ? Quel étranger, madame ? Qu'il soit étrange de voir des garçons de vingt ans accepter d'un cœur léger deux ans d'enfermement dans un asile de fous, je vous l'accorde. Mais, étranger, jamais ! Que l'on soit né à Rabat, à Tunis, à Dakar, à Phnom-Penh ou au Matéguala, quand on a coiffé le même casoar, madame, il n'est plus de frontière !

I : Vous avez donc connu Fidel ?

M : Il était mon ami.

I : (*Nostalgique*) Il était mon amour.

M : Pourquoi dire il était, alors qu'il l'est encore ?

I : Il l'est encore, c'est vrai. Je me souviens de tout. De sa peau olivâtre et de ses yeux de braise, des larmes de tequila perlant à ses moustaches, et cet accent chantant qu'il avait pour me dire, quand, au soir d'une épuisante manœuvre, il avait, pour me retrouver, fait le mur : *io té quiero mucho, Isabella, ma yé souis fatigué, pouta dé mierda*. Comment aurais-je pu résister à de tels accents ?

M : Je l'ignore, madame. Mon métier, c'est plutôt de résister à des divisions blindées.

I : N'était-il pas le plus beau des hommes ?

M : En matière de beauté masculine, (*Se tournant vers Courtois*) je manque cruellement de références...

C : (*Pincé*) Vous êtes trop aimable, mon général.

M : Épargnez-moi vos susceptibilités de petit marquis, Courtois, je vous en prie. Un militaire n'a pas besoin d'être beau mais d'avoir de la gueule ! Nuance.

I : Si je savais au moins qu'il m'aime encore.

M : (*Rassurant*) Son prénom même, Fidel, ne plaide-t-il pas en sa faveur ?

I : Mais, comment le revoir ?

M : Rien de plus simple, madame.

Courtois, où se trouve présentement notre porte-avions ?

C : (*Ironique*) En mer, mon général, comme le sont souvent les bateaux.

M : Excellent. Je dois vous avouer, madame, que votre histoire m'a ému, car sous ma rude écorce j'ai moi aussi un cœur.

C : (*Calepin*) Je note, mon général, je note.

M : Aussi, voilà ce que je vous propose. Je fais la guerre d'abord et vous ferez l'amour ensuite.

I : Mais, comment ?

M : De la façon la plus simple qui soit. Je dérouté notre porte-avions, vous montez à bord, Fidel vous y rejoint et vous passez votre lune de miel à l'abri des missiles nucléaires et des paparazzis.

I : (*Inquiète*) Après tant d'années, le reconnaîtrai-je ?

M : (*Rassurant*) Vous le reconnaîtrez, madame, avec les yeux du cœur.

B : (*Voix forte provenant des coulisses*) Mon général ! Mon général !

M : Qu'est-ce qu'il a encore, Boulet ?

B : Mon général ! Mon général ! Il y a un homme qui demande à entrer.

M : Dites-lui d'aller se faire voir !

B : C'est ce que j'ai fait, mais il insiste. Il dit que si je ne le laisse pas entrer, il va me faire sauter la cervelle.

M : Quelle cervelle ?

B : La mienne, mon général.

I : (*En confidence*) Ça ne sera pas une grande perte...

B : L'homme dit que nous sommes encerclés par une compagnie de parachutistes et que vous avez cinq minutes pour vous rendre.

M : Pour me rendre où ?

B : Pour vous rendre tout court. Hisser le drapeau blanc.

M : Hisser le drapeau blanc ? Jamais !

B : Il vous donne cinq minutes, mon général, pas une de plus !

M : (*S'adressant à Courtois*) Vous avez entendu atterrir des parachutistes, vous ?

C : Pas vraiment, mon général. Mais il faut dire que dans ma jeunesse j'ai appartenu à une compagnie où, quand on tirait, nous avions interdiction de nous mettre du coton dans les oreilles. Ce qui fait que les miennes éprouvent aujourd'hui quelque difficulté à percevoir les doux murmures du monde extérieur...

M : Le récit de vos campagnes n'intéresse personne, Courtois !

C : ... et que, d'autre part, l'atterrissage d'un parachutiste est conçu, si je ne m'abuse, pour s'effectuer dans le plus grand silence.

B : (*Toujours en coulisses*) Plus que quatre minutes !

Montillier et Courtois se lèvent.

I : Que comptez-vous faire, général ?

M : La guerre, madame, la guerre tout simplement.

I : Mais vous n'avez même pas d'armes.

M : En un tel moment, la seule arme qui vaille, madame, c'est le courage. Courtois, allez-y !

C : Après vous, mon général.

M : Courtois ! (*Courtois sort en trainant les pieds*)

I : Je ne voudrais pas avoir l'air de me mêler de ce qui ne me regarde pas, mais il ne serait pas un peu lent à la comprenette votre copain ?

M : (*Rectifiant*) Courtois n'est pas mon copain, madame, mais mon subordonné.

I : Je croyais que l'armée était une grande famille.

M : Certes, mais ce n'est pas encore la famille tuyau de poêle. Jusqu'à nouvel ordre, les chars Leclerc défilent le 14 juillet et non à la gay pride.

B : Plus que deux minutes !

M : Brisons là, madame. Le devoir m'appelle. Les Matégualèques vont apprendre de quel bois je me chauffe! (*Il sort*)

Isabelle reste seule.

* _ *

Acte 3

MUSIC 2 : La cucaracha.

Isabelle est seule en scène, face au public. Un personnage vêtu d'un costume exotique entre silencieusement et se place dans son dos.

F : (*Rompant le silence*) Mi amor !

I : Cette voix !

F : Mi amor ! Qué cé qué c'est moi.

I : C'est impossible! Ce ne peut être lui.

F : Lé té dis qué cé moi, Fidel.

I : Je n'ose me retourner. S'il s'agissait d'un imposteur...

F : Retourne-toi, pouta dé mierda!

I : Ces mots ! Cette délicatesse ! Plus de doute désormais. C'est lui !

Isabelle se retourne.

I : Toi !

F : Moi !

I : (*Les jambes flageolantes*) Ah ! Doux vertige...

F : Tou né va pas t'évanouir.

I : (*Reprenant ses esprits*) Parce que tu ne t'es peut-être pas évanoui, toi, dans la nature, en nous abandonnant, moi et mes vingt ans, comme des vieilles chaussettes ?

F : Il le fallait, mi amor.

I : Et qu'avais-tu de si urgent à faire ?

F : La révolutionne !

I : (*Ironique*) J'oubliais que chez vous c'était un sport national. J'espère au moins que tu l'as gagnée.

F : Si ! Yé ai coupé les branches pourries.

I : Comment ça ? À la tronçonneuse ?

F : No! A la machetta, mi amor.

I : Je comprends mieux pourquoi il t'a fallu trente ans.

F : Né sois pas cruelle avec moi, Isabella.

I : (*Sous le charme*)

Ah ! Cette façon qu'il a de dire mon prénom. Isabella ! Isabella...

F : Et qué c'est qué auiourdui yé sous vénu té prendre.

I : (*Offusquée*) Me prendre, ici, sur un lit de camp ! Aurais-tu oublié le manuel de savoir-vivre du saint-cyrien que je te faisais réviser ?

F : Yé n'ai pas oublié. Non, yé né souis pas vénou té prendre charnellement, du moins pas tout dé souite. Yé souis vénou te prendre pour t'emmener dans lé pays de nosotros.

I : (*Rêveuse*) Ah ! le pays de nosotros, les plantations de coca à perte de vue, les sombreros et les mantilles, les péons allumant leurs cartouches de dynamite au bout de leur cigare... (*Reprenant ses esprits*) La chose, hélas ! est impossible.

F : Perqué ?

I : Perqué, figure-toi que, depuis ton départ, de l'eau a coulé sous les ponts...

F : Yé sais faire sauter les ponts !

I : ... et que j'ai acquis une certaine position sociale.

F : Moi aussi yé oune positionne.

I : Pauvre cher Fidel, tu ne fais le poids.

F : Perqué ?

I : Perqué l'homme qui m'aime est président de la République.

F : Moi aussi yé souis président de la République.

I : Oui, mais le mien, il vient d'être réélu et il lui en reste encore pour trois ans.

F : Moi, yé souis président à vie.

I : Il n'y a pas d'élections dans ton pays ?

F : Perqué y en aurait ?

I : C'est vrai que quand on y réfléchit...

F : Yé souis vénu te prendre pour t'épouser. Tou séras la première senora du Matéguala...

I : (*Rêveuse*)

Ah ! le Matéguala.

F : ... et quand tu te promèneras dans Isabella City...



I : Ah ! Isabella City...

(*Se reprenant*) À supposer que j'accepte, comment vas-tu faire pour échapper aux griffes de l'armée française ? L'espace aérien est surveillé et notre porte-avions croise au large. Au cas où tu l'aurais oublié, nos deux pays sont en guerre.

F : Il n'y a pas de guerre, mi amor.

I : Comment ça, pas de guerre ?

F : C'est oune soubterfouge.

I : Quoi ?

F : Oune soubterfouge.

I : Tu veux dire un subterfuge? Explique-toi, Fidel.

F : Yé ai tout inventé. C'est moi qui ai téléphoné au président pour lui déclarer la guerre, moi qui lui ai fait croire que le missile allait atterrir sur l'Elysée. Je savais qu'il te mettrait à l'abri et que l'abri le plus sûr serait ici, chez mon petit camarade Montillier. Yé né mé souis pas trompé puisque tou es là.

I : Tu n'as donc pas trahi Saint-Cyr, ce sein qui t'avait nourri de son lait ?

F : Lé né souis pas oune renégate, Isabella !

I : Je préfère ça. Jamais je n'aurais accepté de m'enfourir avec oune renégate. Bon, maintenant, on fait comment ?

F : Yé vais avoir oune petite conversation avec Boulette, viens.

B : (*Des coulisses*) Mon nom, c'est pas Boulette, c'est Boulet. Sergent Boulet !

Isabelle et Fidel quittent la scène. Peu après, Montillier et Courtois entrent.

M : Madame la présidente... Madame la présidente ! Madame la présidente ! Mais où est la présidente ? Cherchez, Courtois.

C : (*Regardant sous son bureau*) Je cherche, mon général, je cherche...

B : (*Entrant en scène*) Vous fatiguez pas. Elle est partie.

M : Ça veut dire quoi, partie ?

B : Ça veut dire partie, envolée, comme ça, sur un coup de cœur, avec votre ami.

M : Quel ami ? J'ai un ami, moi ?

B : Fidel, votre ami du Matéguala.

M : Mais nous sommes en guerre avec le Matéguala !

B : Erreur, mon général, c'était oune soubterfouge.

M : C'est quoi ça, oune soubterfouge ?

B : Un subterfuge, mon général. Ou, si vous préférez, une feinte de balayeur. Fidel nous a fait croire qu'il y avait la guerre dans le seul but de récupérer son amour de jeunesse.

M : Ainsi donc, vous les avez laissés s'enfuir ?

B : Affirmatif.

M : Vous avez commis une boulette, Boulet ! Il faut rattraper la présidente. Partez sur le champ.

B : Je pars, mon général, mais pas pour rattraper la présidente. Je pars pour le Matéguala. Vous n'aurez plus de Boulet à traîner. On a eu une petite discussion avec votre ami Fidel, il m'a proposé d'être son chef d'état-major et j'ai accepté.

M : Comment a-t-il pu vous proposer une chose pareille ? Vous n'avez aucune expérience, aucun titre de guerre, aucune décoration !

B : Pour les décorations, y a pas de souci, mon général. Votre ami m'a dit que dans le pays de nosotros, il y avait plein de bananes. De toute façon c'est décidé, je pars.

M : Mais c'est de l'intelligence avec l'ennemi !

B : Erreur, mon général. Vous m'avez bien dit que j'étais un imbécile ?

M : Je confirme.

B : Comment un imbécile pourrait-il être accusé d'intelligence avec l'ennemi ?

C : (*Incrédule*) Lui, chef d'état-major !

B : Pourquoi pas ? Jouer à la bataille navale pendant les heures de service, moi aussi je suis capable de le faire. Ça doit être rigolo.

M : On n'est pas dans l'armée française pour rigoler !

B : Je m'en étais aperçu. Je pars donc rigoler ailleurs...

M : Au pied, Boulet, c'est un ordre !

Boulet sort.

C : (*Ironique*) Les rats quittent le navire...

M : Ne l'accablez pas, Courtois. Cette histoire a chamboulé Boulet. Dans le fond, c'est un sentimental.

C : Je n'avais pas remarqué.

M : Il reviendra, un jour, tel le fils prodigue. En attendant, on est dans le caca.

C : Ça, par contre, j'avais remarqué.

M : Récapitulons : primo, le président me confie sa femme et je la laisse s'enfuir avec un camarade de promotion. Il va m'en vouloir.

C : C'est vraisemblable, mon général.

M : Secundo, je déclenche le plan Hirondelle, mobilise 30 000 hommes pour apprendre une heure plus tard qu'on s'est fait rouler dans la farine et qu'il n'y a pas plus de parachutistes matégualèques autour de notre PC que de neurones dans le crane de Boulet. On va passer pour des guignols.

C : Je le crains, mon général. Sans compter qu'il y a ce missile dans le ciel. Il est bien réel, lui, et il ne va pas tourner en rond indéfiniment.

M : Je l'avais oublié celui-là. Que suggérez-vous ?

C : Il faut qu'il s'abime !

M : Mais il n'est pas question d'abimer notre missile, Courtois. Vous savez combien ça coûte un engin pareil ?

C : Vous m'avez mal compris, mon général. Je voulais dire qu'il faut qu'il s'abime en mer.

M : Où ça, en mer ?

C : Où vous voudrez. Il me suffit d'entrer sur mon ordinateur les coordonnées que vous allez me donner. Comme à la bataille navale.

M : Mais, vous savez bien que mes projectiles tombent toujours à l'eau !

C : Ce sera parfait, le but étant précisément d'éviter de couler notre porte-avions. Souvenez-vous que le *Napoléon* est le seul que nous possédions.

M : Vous avez raison, Courtois. Ça ferait désordre.

C : Alors, je mets quoi comme coordonnées ?

M : Je ne sais pas, moi. (*Il réfléchit*) Disons... H2 O.

C : (*Tapant joyeusement sur son ordinateur*) H2 O! C'est parti !

M : Ah ! Fidèle Courtois. Que ferais-je sans vous ?

Si vous saviez comme de nos jours il est difficile d'être général...

C : J'en sais quelque chose. Ça fait trois ans que les étoiles me passent sous le nez.

M : Quoi ? Seriez-vous en train de me dire que vous ambitionnez de devenir général ?

C : Affirmatif, mais tout petit, le général. Deux étoiles me conviendraient fort bien. Ce n'est pas la mer à boire.

M : Ah ! La mer ! Les navires partant pour des courses lointaines ! Si vous saviez combien j'envie le pacha de notre porte-avions, paisible à la dunette, regardant monter en un ciel ignoré du fond de l'océan des étoiles nouvelles.

C : À propos des miennes, vous comptez faire quoi ?

M : Que vous êtes impatient, Courtois. Remarquez, pourquoi pas après tout. Vous n'êtes pas plus bête qu'un autre.

C : Merci, mon général.

M : Et de toutes façons l'intelligence n'a jamais été un critère de choix.

C : J'aime vous l'entendre dire, mon général.

M : Il suffirait pour que se réalise votre rêve, un peu fou admettez-le, d'un seul mot de moi. Vous voyez ce téléphone, Courtois ?

C : Je le vois, mon général.

M : Eh bien ! Je décroche, j'appelle le président et vos étoiles sont dans la poche.

C : Chicche ?

Au moment où le général tend la main, le téléphone sonne.

M : Général Montillier à l'appareil, j'écoute ! (...) Ah ! C'est vous, monsieur le président. Quel bon vent vous amène ? (...)

Le vent est mauvais, dites-vous, mais vous ne m'appellez pas pour parler de la météo (...) Vous avez une bonne et une mauvaise nouvelle (...) La bonne c'est que le président Sanchez y Leone vient d'être renversé par un coup d'État et que nous ne sommes donc plus en guerre avec le Matéguala. (...) La mauvaise c'est que le *Napoléon* est en train de sombrer ! (...) Coulé par notre propre missile ! Et vous voulez savoir quel est l'âne bêté qui a donné les coordonnées ? Mais ce n'est pas moi, monsieur le président ! C'est Courtois !

Courtois se précipite vers la porte du fond. Il est stoppé dans son élan par l'apparition d'Isabelle.

M : Madame la présidente ! Vous ici !

I : (*Indignée*) Pourquoi vous avez fait ça ?

M : Qu'est-ce que j'ai fait encore ?

I : Vous m'aviez bien promis une lune de miel à bord de notre porte-avions ?

M : Absolument.

I : Pourquoi vous l'avez coulé alors ?

M : Mais puisque je vous dis que ce n'est pas moi, c'est Courtois. Il a appuyé sur le bouton. Comme ça. (*Le général appuie sur le bouton*)

(*Voix off de l'officier de tir du plateau d'Albion*) Missile numéro 2, parti !

C : Alors là, ce coup ci c'est vous. Madame la présidente est témoin !

Fidel, entré en scène, n'a rien perdu des derniers échanges verbaux.

F : Moi aussi, ié souis témoin.

M : (*Se retournant*) Fidel !

F : Alors, amigo, toujours aussi cosaque. Tu n'as donc pas changé depuis Saint-Cyr ?

M : Toi non plus, tu n'as pas changé. Ça fait combien de temps ? Trente ans ?

F : Dans mes bras, amigo !

Les deux hommes s'étreignent.

M : Alors, dis-moi, il paraît que tu as fait du chemin ?

F : Eh oui. Tou parles à oune président dé la République. Ça ne doit pas t'arriver souvent dé parler à oune présidente dé la République.

M : Détrompe-toi, Fidel, détrompe-toi. Les présidents de la République, j'en ai jusque là... Enfin, je ne parle pas pour toi. Je suis ravi que tu sois arrivé à la magistrature suprême. À ce propos, tu comptais y rester longtemps ?

F : Jusqu'à ce que le fils que va me donner Isabella ait l'âge de me succéder.

M : Et tu n'as jamais envisagé l'éventualité d'une réduction de ton mandat ?

F : Pourquoi j'en ferais une chose pareille ?

M : On ne sait jamais, un coup d'État par exemple. Tu es sûr de ton armée ?

F : Je suis sûr !

M : Et de ton chef d'état-major ?

F : Je suis sûr aussi. Mon chef d'état-major, il est comme le tien, c'est un sous-fifre.

C : C'est gentil ça.

F : Mon pays, il n'attend qu'une chose, que j'épouse Isabella et qu'elle lui fasse un enfant dans le ventre.

C : (*Ironique*) Votre sous-fifre a été plus rapide, il vous a fait un enfant dans le dos.

F : C'est impossible !

M : Hélas, Fidel, Courtois te dit la vérité. Tu n'es plus président de la République. Le Mateguala a un nouveau maître.

C : En bref, vous êtes virés.

F : Ah ! Les ingrats ! Quand j'en pense à tout ce qu'elle fait pour eux.

M : Je n'en doute pas, Fidel. Mais en en faisant beaucoup pour eux, n'en as-tu pas fait aussi un petit peu trop pour toi ?

F : Non ! Toute ma vie j'en suis resté fidèle...

I : (*En confidence*) Ça va me changer d'avec l'autre coureur de jupons...

F : (*Poursuivant*) ... à notre idéal de Saint-Cyr où nous ne possédions que la terre que nous avions sous nos souliers, et où ma seule richesse était la photo d'Isabella que je cachais dans mon casier perso.

I : Il est craquant ce type, non ?

M : Et depuis, pas le moindre écart ?

F : Nada !

M : Pas d'alcool ?

F : Nada !

M : Et tu bois quoi alors ?

F : De la téquila.

M : Mais la téquila, c'est de l'alcool !

F : Ah bon ! Moi, j'en bois comme de l'eau...

M : Pas de tabac non plus ?

F : Juste des cigares !

M : C'est pas très bon pour la santé, ça, dis-moi.

F : Au contraire, Monty. Après qu'ie fougé le cigare, ie suis dans une forme hallucinante.

M : Ah bon !

F : Il faut te dire que le tabac qu'on cultive dans le pays de nosotros, il est une peu spécial (*Jeu de scène faisant comprendre qu'il s'agit de marijuana*)

M : Pas de goût de luxe ? Tu dois bien habiter dans un palais.

F : Si, ma ie préférerais une studio, perché une studio avec Isabella dedans, il sera le plus beau palais du monde !

I : Il est vraiment craquant, ce type...

M : Et l'argent, Fidel ?

F : L'argent ne m'intéresse pas, Monty !

I : Décidément ça va me changer de mon ex, lui et ses copains c'est plutôt requins, île Caïman et compagnie...

M : Je te demandais ça, Fidel, parce que si tu veux reprendre le pouvoir et remettre ton chef d'état-major (*Regard vers Courtois*) à sa vraie place, c'est-à-dire à ta botte, il va te falloir de l'argent.

F : Lé n'en ai pas !

M : (*Incrédule*) Tu n'aurais pas, je ne sais pas moi, un compte en Suisse, des diamants, un trésor de guerre en petites coupures ?

F : Yé n'ai pas de petites coupures. Y'en ai qu'une grosse, là, (*Il montre sa poitrine*) une coup de machetta que yé reçu à la révolution !

M : J'ai peur, Fidel, que ce genre de grosse coupure n'intéresse guère tes éventuels sponsors. À défaut d'argent liquide, n'aurais-tu pas deux ou trois appartements avenue Foch qu'on pourrait vendre vite fait à tes homologues africains qui en font la collection ?

F : Lé né suis pas un voleur, Monty ! Lé n'ai volé qu'une fois dans ma vie. J'avais neuf ans, j'étais pauvre et j'ai volé une petite cadre (*Geste*) pour y mettre, quand ie serai grand, la photo de la femme qui serait l'amour de ma vie. Ce cadre, je l'ai toujours, et depuis 30 ans, il y a dedans la photo d'Isabella !

I : Il est craquant !

M : Ce larcin de jeunesse est tout à ton honneur, Fidel, mais ça ne nous dit pas comment nous allons pouvoir financer la reconquête de tes électeurs.

F : (*Indigné*) Il n'y a pas d'électeurs dans mon pays !

M : C'est vrai, j'oubliais...

F : Ma toi, amigo, tu dois avoir de l'argent.

M : Hélas, Fidel, à part ma solde...

F : En tant que chef des armées, tu dois bien avoir des fonds secrets.

M : J'aurais dû, mais je n'en ai jamais vu la couleur. Cela m'a d'ailleurs toujours étonné.

F : Et toi, Courtoise, tu a de l'argent ?

C : Moi, j'en avais un peu, mais ma rétrogradation aussi soudaine qu'inattendue au grade de première classe devrait sensiblement amoindrir mes capacités à aider mon prochain. En bref, je n'en ai pas.

B : (*Qui est rentré discrètement en scène pendant les derniers échanges*)

Moi, je n'en ai pas non plus, mais en revanche j'ai une idée.

M : Ce serait bien la première fois.

B : Merci, mon général. J'en déduis donc que mon idée ne vous intéresse pas.

M : Mais si, Boulet, allez-y toujours. Au point où on en est...

B : Mon idée est la suivante. On téléphone au président en se faisant passer pour un Matégualèque, et on lui dit que les parachutistes s'étant emparés de notre PC et, par la même occasion, de sa femme, ils menacent de la découper en rondelles s'ils n'ont pas reçu, dans les deux heures qui suivent, deux millions de dollars.

M : Mais c'est du chantage, ça, Boulet !

B : Je sais, mon général.

M : Savez-vous aussi que vous êtes une canaille...

B : J'en suis conscient, mon général...

F : Il est effectivement oune canaille, mais son soubterfouge, il est excellente. Téléphone, Boulette !

M : Il a raison. Téléphonnez, sergent Boulet !

B : (*Rectifiant*) Adjudant Boulet, mon général, si ça ne vous dérange pas.

M : Comment ça, adjudant ? Vous ne seriez pas en train d'essayer de me faire chanter ?

B : Négatif, mon général, c'est le président que je vais faire chanter. Mais tant qu'à y être, autant faire d'une pierre deux coups. C'est donc adjudant tout de suite, ou la rançon jamais.

M : Vous ne l'emporterez pas au paradis, Boulet !

F : Mon paradis à moi, c'est Isabella !

I : Et toi, Fidel, tu es mon Leone, superbe et généreux !

M : Silence les tourtereaux ! On y va, Boulet.

B : (*Décrochant le téléphone et prenant l'accent sud-américain*)

El señor président ? (...) El général Bouleto à l'appareil, commandant les parachutistes matégualèques. Ceci est oune ultimatum. Nous détenons votre femme en otage. Si dans deux heures nous n'avons pas reçu deux millions de dollars, on la découpe à la machette ! (...) Pardon ? Vous ne nous verserez pas oune radis (...) Dans cé cas vous ne reverrez jamais votre femme vivante ! (...) Vous vous en foutez complètement (...) Votre femme est oune emmerdeuse et ça fait des années que vous rêvez d'en être débarrassé (...)

I : Oh, le salaud !

B : (*Reprenant*) Puisque vous ne comprenez pas la manière douce, je vais employer la forte. C'est trois millions de dollars dans une heure, ou le missile nucléaire dont nous avons pris le contrôle, sur l'Élysée dans cinq minutes ! (...) Vous vous en foutez aussi (...) Vous avez quitté l'Élysée et vous êtes maintenant dans votre résidence secrète dont personne ne connaît l'adresse (...)
Que je dise à votre femme que vous avez mis ses affaires sur le trottoir (...)

I : Ah, le salaud !

B : (...) que j'en profite aussi pour dire au général Montillier que sa prodigieuse incompétence a toujours fait votre admiration (...) et au président Sanchez y Léone que son cigare, il peut se le mettre dans le...

(*Reposant le téléphone*) Il a raccroché !

I : Le salaud, le salaud, le salaud !

M : (*Compatissant, s'adressant à Isabelle*) Je comprends, chère madame, votre désarroi; vous pensiez être aimée et vous ne l'étiez point. Sachez que dans ces cruelles circonstances l'armée française fera son devoir, encore son devoir, toujours son devoir.

I : (*Désabusée*) C'est gentil, mais ça ne me dit pas où je vais coucher ce soir.

F : Dans mes bras, Isabella ! Et dans le studio de Boulette !

M : Quel studio ? Vous avez un studio, vous ? Vous savez combien ça coûte le mètre carré à Paris ? Comment avez-vous fait ?

B : Rien de bien méchant, mon général. Disons que quand j'ai vu passer vos fonds secrets, l'idée m'est venue de les investir dans la pierre. Je me suis dit qu'un petit pied à terre dans le 15^{ème} pourrait toujours nous être utile. La preuve.

M : Quelle preuve ? Vous êtes un misérable, adjudant Boulet ! Vous n'aimez plus l'armée française !

B : (*Avec émotion*) Oh si je l'aime, mon général. J'aime l'armée française et en ai tout aimé : les bruits et les odeurs, les ombres et les lumières, les joies exubérantes et les chagrins secrets, la force quand il faut, la faiblesse parfois, cette camaraderie, cette chaleur humaine qui fait dire à ceux qui s'en sont éloignés, pour avoir, dans un moment d'égarement, préféré au képi militaire le chapeau mou des civils : *Attention, les gars, il fait froid dehors !*

L'armée, c'est ma famille. Les hommes que je commande sont mes enfants, mes compagnons d'armes mes frères, la Patrie ma Maman, et vous, mon général, vous êtes mon Papa !

C : Et ton psychiatre c'est qui ?

B : (*Ignorant l'interruption*) Si vous saviez combien, tout au long de ma carrière, vos encouragements m'ont été précieux soldat Boulet, vous êtes un incapable ! Caporal Boulet, vous êtes un imbécile ! Caporal-chef Boulet, vous êtes une nullité. Sergent Boulet, vous êtes une canaille ! Adjudant Boulet, vous êtes un maître-chanteur ! Oui, mon père c'est vous !

M : Je vous arrête tout de suite, Boulet. Je ne suis pour rien dans votre venue au monde. Madame votre mère pourra en témoigner.

B : Oui, j'aime cette armée où le plus humble des soldats peut en (*Il consulte sa montre*) 3 minutes 10, passer du grade de sergent à celui d'adjudant. Vous en connaissez beaucoup, vous, des entreprises du Couac 40 où l'on peut effectuer par son seul mérite une telle ascension ?

F : Tou nous casses les coronas, Boulette ! Où il est lo studio !

B : On y va, on y va. Si vous voulez bien me suivre.

F : Monty, tou es mon frère. Viens dans mes bras !

M : Ne serre pas trop fort, Fidel, j'ai des problèmes avec mes vertèbres L4, L5.

C : (*En confidence*) L4, L5 ! Ce sont les coordonnées de mon porte-avions...

Boulet et Fidel sortent de scène.

I : Au revoir, général, je vous avais mal jugé. En vous voyant manœuvrer nos missiles nucléaires, j'ai cru un moment qu'au jour de votre naissance, le nombre de neurones vous avait été chichement compté. Je me trompais, vos parents vous ont donné l'intelligence du cœur....

M : (*Se courbant devant Isabelle en se tenant les lombaires*) Ce cœur que je dépose à vos genoux...

I : Une dernière petite chose avant de partir, général. Ce second missile qui est actuellement en vol, vous avez, si je ne me trompe, le pouvoir de le diriger sur le lieu de votre choix ?

M : (*Noblement*) J'ai ce pouvoir, madame.

I : Si donc vous décidiez de le faire atterrir sur la résidence de mon salopard de mari, ce dernier serait aussitôt transformé en souffle et en chaleur.

M : Absolument ! A ceci près que les coordonnées de ce séjour secret étant secrètes, je les ignore.

I : Mais moi, je les connais. (*Elle s'approche des tables*)

Comment on fait ? On appuie sur le bouton ?

M : (*Se précipitant*) Surtout pas ! (*Il couvre le bouton de ses mains*)

Courtois, expliquez à madame la présidente.

C : C'est très simple, madame, j'entre dans l'ordinateur les coordonnées de l'objectif qui sont... ?

I : SO4 H2.

C : Je tape donc SO4 H2 et vous n'avez plus qu'à valider.

I : (*Appuyant joyeusement sur la touche*) Et je valide !

(*Voix off de l'officier de tir du plateau d'Albion*) Nouvelles coordonnées enregistrées. Vitrification de l'objectif dans 4 minutes, 12 secondes.

I : Vous ne pourriez pas accélérer les choses, général ? 4 minutes, c'est long, c'est long...

M : Je sais, madame, et je le déplore. Mais vous savez, face aux armes intelligentes, nous autres militaires sommes parfois démunis.

I : Au revoir, général.

M : Mes hommages, madame....

Isabelle quitte la scène. Montillier et Courtois restent seuls.

M : Bon, Courtois, on en était où déjà ?

C : J'avais coulé votre porte-avions et vous étiez en train de chercher le mien (*Ils se rassoient, le général se tenant le bas du dos*)

Ah ! Il y a un message pour vous sur l'ordinateur.

M : (*Voix de commandement*) De quoi s'agit-il ?

C : C'est le dernier message envoyé par l'amiral commandant le *Napoléon*. Je vous le lis ?

M : Affirmatif.

C : (*Lisant*)

« Au moment de sombrer corps et biens dans l'Atlantique, l'amiral, les officiers, les officiers marinières et les marins du porte-avions Napoléon présentent leurs compliments au général Montillier. Ils s'interrogent cependant sur le bien fondé de cette frappe, sachant que le Napoléon était sur le point de retourner en cale sèche pour y passer les trois prochaines années, que sa nouvelle hélice ne tournant pas plus rond que l'ancienne sa vitesse de croisière était à peine supérieure à celle d'une coquille Saint-Jacques, et qu'il ne représentait donc aucun danger pour personne. L'équipage et moi-même nous inclinons, comme notre navire à cet instant précis est en train de le faire, devant les raisons hautement stratégiques de ce glorieux naufrage. La mer est calme, quelques rares moutons paissent sur la crête des vagues... »

M : (*admiratif*) Ce message a quand même de la gueule, non ?

J'aime bien la dernière phrase sur les moutons...

C : Ce n'est pas fini, mon général, il y a un post-scriptum. Il est un peu hard, je vous le lis quand même ?

M : Lisez !

C : (*Lisant*) *« La Marine française vous dit merde ! »*



M : Un peu amer, le pacha. Il faut le comprendre. Bon, revenons à nos moutons à nous. Je cherchais votre porte-avions et c'est à moi de balancer la purée
(Il réfléchit en se massant les reins puis annonce) L4 L5

C : (Joyeusement) Coulé, mon général !

(Au même moment on entend le bruit d'une explosion, les murs tremblent)

M : C'est quoi ce bordel ? C'est la guerre ?

C : Non, mon général, rassurez-vous. C'est simplement notre missile qui vient de rayer de la carte SO4 H2.

M : Dites-moi, Courtois, un porte-avions au bain, deux missiles au tapis, le mariage d'un président, l'enterrement d'un autre, le bonheur d'Isabelle, la promotion de Boulet, voilà une journée qui se termine bien, non ?

C : Elle n'est pas terminée, mon général.

M : Que voulez-vous dire, colonel Courtois ?

C : Général Courtois, si ça ne vous dérange pas...

M : (*Stupéfait, puis résigné*) Oh, ça ne me dérange pas. Plus rien ne me dérange. (*Il se lève, ôte ses pattes d'épaule et les tend à Courtois qui s'est également levé*) Tenez, elles sont à vous.

C : (*Regardant les pattes d'épaule*) Huit étoiles ! Mais qu'est-ce que je vais faire de tout ça. Vous ne voulez pas en garder quelques-unes ?

M : Là où je vais, je n'en aurai plus besoin.

C : Et vous allez où ?

M : Dans le civil, Courtois, je prends le chapeau mou.

C : Vous n'avez pas une tête à chapeau !

M : Eh bien, je mettrai une boîte en carton, comme quand j'étais petit et que, déjà, je jouais à la guerre.

C : (*Consultant son calepin*) Je vais vous regretter, mon général. Durant toutes ces années, vous avez été pour moi...

M : (*L'interrompant*) Épargnez-moi vos trémolos, Courtois.

Souvenez-vous : « À bon militaire, fermeture éclair. » Au revoir, mon général.

C : (*S'inclinant*) Au revoir, monsieur. Couvrez-vous bien, il fait froid dehors...

Le général Montillier sort lentement aux accents de MUSIC 3 :

« Non, je ne regrette rien... »

* _ * _ *